

INTRODUCTION

RETOUR VERS LE PASSÉ

*«Le peuple russe possède
une longue tradition de
tsars forts.»*

Vladimir Poutine

La guerre germano-soviétique de 1941, la mort de Staline, le «bip, bip» de *Sputnik*, le vol spatial de Gagarine, la perestroïka de Gorbatchev et la disparition de l'Union soviétique : autant d'événements cruciaux qui ont émaillé l'interminable xx^e siècle russe. Et pourtant, aucun n'aurait atteint la charge émotionnelle du massacre de la famille impériale. Telle était tout au moins l'opinion d'Hanna Barysevitch, doyenne de l'humanité en 2005. Âgée de trente ans au moment de la fin tragique de Nicolas II, cette Biélorusse expliquait encore, quatre-vingt-sept ans après l'événement, qu'il lui avait procuré la plus grande joie de son existence. À ses yeux, l'exécution du tsar préfigurait sans nul doute l'avènement d'un monde meilleur. Elle dut rapidement déchanter...

Faible, indécis, influençable : l'Histoire n'est pas tendre pour qualifier le dernier tsar de Russie.

Un être chétif, sans envergure et sans ambition, plus tracassé par le sort de sa famille que par celui de ses sujets. L'homme le plus influent de l'Empire est la dernière personne qu'ait rencontrée le tsar, plaisante-t-on à la cour de Saint-Pétersbourg. Pendant son long règne de près d'un quart de siècle, Nicolas II a vécu dans la crainte de son peuple. Plus encore, il redoute de connaître le sort de son grand-père. En 1881, en effet, Alexandre II est mort sous les bombes des nihilistes. Quand son petit-fils monte sur le trône, treize ans plus tard, il a la peur au ventre. D'aucuns le comparent à Louis XVI face aux soubresauts révolutionnaires. Qui plus est, l'impopularité de sa femme Alexandra Fedorovna n'est pas sans rappeler celle de Marie-Antoinette : entre autres, on lui reproche ses origines allemandes et ses relations privilégiées avec un personnage contesté et pour le moins singulier, le dénommé Raspoutine.

A priori, la lecture des événements de 1917 ne milite pas en faveur du couple impérial. En l'espace de cinq jours, les insurgés de Petrograd vont renverser une dynastie tricentenaire...

En juillet 1918, le monde apprend une nouvelle qui le stupéfie. Ils ont osé exécuter le tsar ! Ils ? Lénine et ses sbires. Quelque part au fin fond de l'Oural, les bolcheviks ont fusillé Nicolas II et toute sa famille pour ensuite brûler les corps dans une forêt. Selon l'expression même de Lénine, « l'ennemi le plus terrible du peuple russe » ne pouvait survivre à la chute du tsarisme. Cet événement sans précédent traduit à la fois la détermination et la cruauté des nouveaux maîtres de la Russie. Faire table rase du tsarisme et ce, quel qu'en soit le prix, tel est leur principe. Dans les chancelleries occidentales, on s'effraie de tant de haine. Le bolchevik

est rapidement caricaturé sous la forme d'un paysan illettré, hirsute et hagard, serrant un couteau entre ses dents. En exécutant les Romanov, le tout nouveau Conseil des commissaires du peuple s'érige en pourfendeur de l'ancien ordre social et radicalise l'opinion de ses détracteurs. Le massacre d'Ekaterinbourg porte-t-il en germe le futur régime stalinien?

Quoi qu'il en soit, une dictature en chasse une autre. Très rapidement, les victimes d'hier se transforment en bourreaux. Le sacrifice de Nicolas II sur l'autel de la révolution modifie l'image même du tsar. Après l'épilogue tragique de la maison Ipatiev, le dictateur abhorré devient un martyr.

Le 17 juillet 1998, soit quatre-vingts ans jour pour jour après le massacre d'Ekaterinbourg, neuf corps sont inhumés en grande pompe en la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul de Saint-Pétersbourg. Seuls manquent à l'appel les dépouilles du tsarévitch et de sa sœur Maria. En présence du président russe Boris Eltsine, du charismatique général Lebed et de trois mille invités triés sur le volet, parmi lesquels les historiens français Jean des Cars et Hélène Carrère d'Encausse, la Russie rend un hommage solennel au tsar assassiné. Alors que la France est plongée dans l'euphorie de sa victoire à la Coupe du monde de football, la Russie enterre ses souverains. Sous la protection de mille deux cents commandos, le tsar, son épouse, trois de leurs enfants, le docteur Botkine et les trois domestiques massacrés dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918 sont officiellement inhumés devant une foule émue et respectueuse.

Sept ans après la disparition de l'Union soviétique, la Russie renoue avec son passé tsariste.

Destitué, honni, et exécuté par les révolutionnaires bolcheviks, le tsar est désormais réhabilité et honoré. Cérémonie du souvenir, l'inhumation du 17 juillet 1998 est aussi celle du repentir et de la réconciliation. « Pendant quatre-vingts ans, déclare Boris Eltsine la veille de l'événement, on a caché la vérité, on n'a rien dit... » Avec la fermeture de la parenthèse communiste, la Russie redécouvre son lointain passé. Elle n'est plus une nation révolutionnaire à peine centenaire dont l'acte de naissance ne remonterait qu'à l'année 1917, mais une civilisation millénaire, unique et essentielle sur l'échiquier européen. Les livres d'Histoire russe sont hâtivement réécrits et les écoliers se familiarisent avec les règnes d'Ivan le Terrible, de Pierre le Grand ou d'Alexandre II. En ce début de XXI^e siècle, on brandit de nouveau les étendards de l'orthodoxie et de la Russie éternelle...

Comment expliquer un tel retournement de l'Histoire? Amnésiques pendant soixante-quatorze ans, les Soviétiques redevenus des Russes se sont-ils pour autant transformés en thuriféraires de la monarchie? En d'autres termes, les compatriotes de Poutine ont-ils troqué les lunettes rouges de l'ère soviétique pour les jumelles roses de la nouvelle Russie?

Aujourd'hui, le portrait du tsar est plus présent dans les foyers russes que celui de son successeur Lénine. Les églises de Moscou et les musées tsaristes de Saint-Pétersbourg sont pris d'assaut et les livres contant les heurs et malheurs de la dynastie Romanov rencontrent un succès sans précédent. À Ekaterinbourg même, la cathédrale sur le Sang ne désemplit pas. Les pèlerins sont toujours plus nombreux, on porte ostensiblement

des portraits et des icônes du tsar assassiné et l'on n'hésite pas à ressortir les vieux uniformes de l'ère tsariste. Les Russes blancs eux-mêmes ont le vent en poupe. En avril 2008, Andrei Schmemann, un émigré russe de quatre-vingt-trois ans résidant en France, est décoré de la médaille Pouchkine, l'une des plus hautes distinctions culturelles de la Russie, aux côtés de trois autres exilés : les princes Troubetzkoï et Schakhovskoï et Alexandre Bobrikov, conservateur du musée des cosaques de la Garde impériale à Courbevoie. Une véritable contre-révolution culturelle.

Depuis le début des années 2000, on assiste à un désir manifeste des Russes de retrouver leurs racines. Le XXI^e siècle a un étrange parfum de XIX^e siècle. Les noms des villes eux-mêmes témoignent du retour de la Russie éternelle : Leningrad est ainsi rebaptisée Saint-Pétersbourg et Sverdlovsk recouvre son nom d'antan, Ekaterinbourg. Quatre-vingt-dix ans après l'assassinat de Nicolas II, la devise tsariste « un tsar, un peuple, une foi » n'a pas pris une ride. Elle s'adapte parfaitement à l'orientation du nouveau régime russe. Autrement dit, le désormais président Poutine se pose en digne héritier de l'autocratie et de l'orthodoxie. Toute sa politique vise à renouer avec le passé prestigieux de la Russie. Son ambition première est de redonner à la Russie sa puissance et son influence d'antan, quitte à renouer avec les vieux démons de la guerre froide. Dans cette perspective, Poutine n'hésite pas à défier la triomphante Amérique en soutenant l'Iran et la Syrie (deux pays phares de « l'axe du Mal », selon l'expression de George W. Bush), en s'opposant à l'élargissement de l'Otan

à ses frontières ou en procédant au lancement de nouveaux missiles intercontinentaux.

Après l'éclipse internationale des années 1990 et le semblant de coopération américano-russe consécutif aux attentats du 11 Septembre, la Russie de Poutine entend réintégrer la cour des Grands. Si l'ère de la digestion du cadavre soviétique est révolue, le plus vaste État de la terre veut peser de nouveau sur le sort de la planète...

Paradoxalement, le goût immodéré des Russes pour l'univers tsariste se double d'une passion irraisonnée pour le stalinisme. Certes, il ne s'agit plus d'exporter l'idéologie marxiste-léniniste, mais les nouveaux livres d'Histoire soulignent désormais l'efficacité et la puissance russes sous la période stalinienne. On dépeint désormais le «petit père des peuples» sous les traits d'un homme pragmatique et réfléchi, qui a su faire face à l'invasion allemande de 1941 et résister à la pression américaine de l'après-guerre. Aujourd'hui, pas moins de trente musées lui sont consacrés.

Dix-huit ans après la démission de Mikhaïl Gorbatchev, la présence du mausolée de Lénine sur la place Rouge témoigne à elle seule de l'attachement des Russes à leur passé soviétique. D'après un récent sondage, près de la moitié des Moscovites n'ont pas refermé la longue page communiste. En novembre 2007, des milliers de manifestants défilaient encore sur les rives de la Moskova en scandant des slogans hostiles à l'Occident et à l'Amérique. Et pour commémorer le quatre-vingt-dixième anniversaire de la révolution bolchevique, de nombreux Russes arboraient le drapeau rouge de la défunte Union soviétique. Idéaliser Staline tout en dénigrant le marxisme, quel

paradoxe! Autant imaginer l'Allemagne réhabiliter Hitler tout en condamnant le nazisme...

Faisant fi des purges de 1937, du goulag ou du massacre des koulaks et des opposants politiques, la Russie de Poutine juge l'Union soviétique de Staline à la seule aune de la crainte qu'elle inspire à ses amis et à ses adversaires. Le peuple russe a-t-il pour autant la mémoire courte? Au-delà de la personne même de Staline, c'est son rayonnement international qu'il juge. En 2008, Staline est moins le leader du communisme mondial qu'un tsar rouge omnipotent. En d'autres termes, il s'inscrit dans la droite ligne des Romanov. En le réhabilitant, les Russes hissent le fossoyeur du nazisme au niveau d'un Pierre le Grand ou d'un Nicolas I^{er}, établissant ainsi une continuité dans leur longue histoire.

Dans son livre *Le Fantôme de Staline*¹, Vladimir Federovski souligne avec brio la «filiation parfaite entre Staline et Poutine». De son côté, Claude Imbert, éditorialiste du *Point*, constate le même état de fait: «Le peuple ôte peu à peu à Staline sa tunique sanglante pour lui rendre le blanc manteau du "petit père des peuples".» Qu'il s'agisse du renouveau tsariste ou de la nostalgie communiste, ces deux mouvements en apparence contradictoires répondent au même désir: la renaissance de la grandeur passée...

1. Éditions du Rocher, 2007.

PROLOGUE

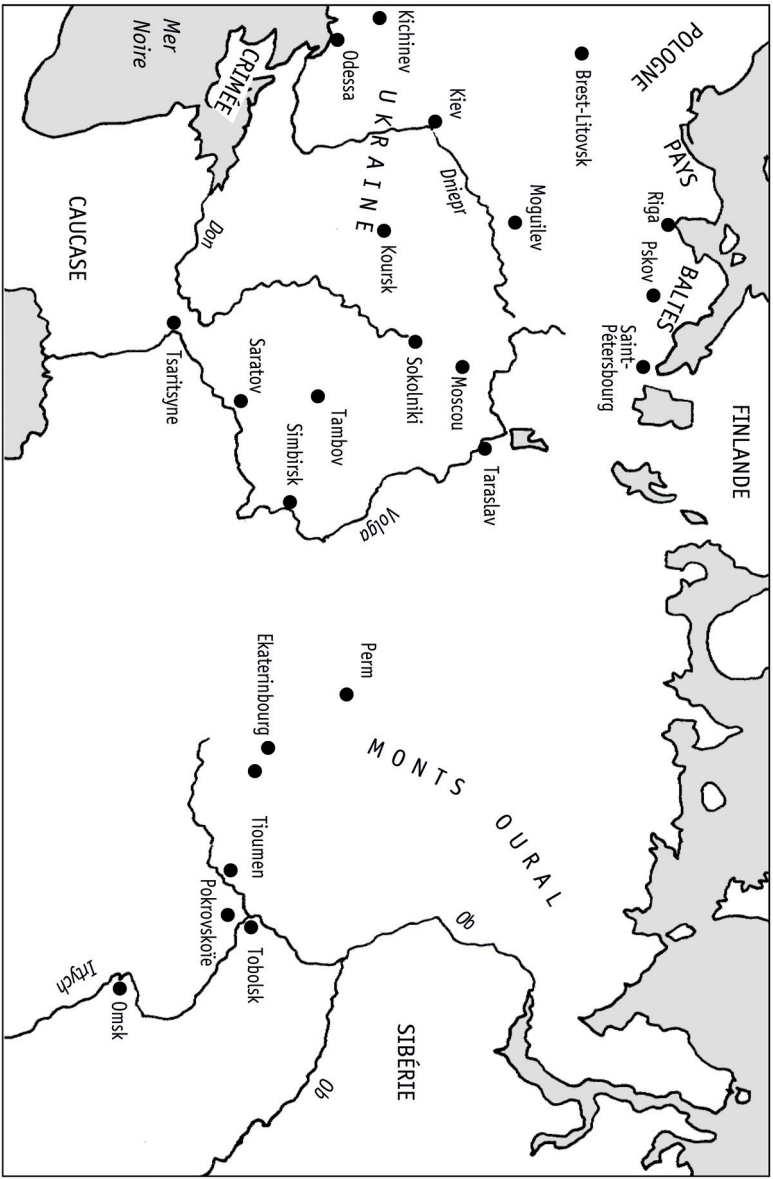
L'AGONIE TSARISTE

«La Russie est une colonie âgée d'un siècle ou deux et, en même temps, c'est un Empire âgé de mille ans. Elle tient de l'Amérique et elle tient de la Turquie. Cette opposition peut seule donner l'intelligence de son caractère national comme de sa situation politique.»

Anatole Leroy-Beaulieu,
L'Empire des tsars et les Russes
(1881-1889)

Un espace de vingt-deux millions de kilomètres carrés, comptant plus de cent soixante-dix millions d'âmes : l'Empire russe est un géant géographique à cheval sur deux continents¹. Plus peuplé et plus vaste que la Russie actuelle, l'État tsariste se compose de plus de quatre-vingts provinces et intègre des pays aujourd'hui indépendants, tels que l'Ukraine, les États baltes ou encore la Pologne. À la veille de la Première Guerre

1. Pour ne pas dire trois continents ! En 1867, l'Empire tsariste vend l'Alaska aux États-Unis.



mondiale, la Russie est devenue la cinquième puissance économique du monde. Elle n'en demeure pas moins un État autocratique où la démocratie fait figure de leurre et où les tensions sociales persistantes risquent à tout moment d'ébranler un édifice industriel trop hâtivement bâti.

Pendant les vingt premières années du règne de Nicolas II, l'Empire progresse à pas de géant. La production de charbon s'emballe, celle de l'acier connaît un essor fulgurant, et des entreprises de taille cyclopéenne naissent dans les faubourgs des grandes villes¹. L'achèvement du Transsibérien exprime à lui seul ce nouveau dynamisme russe. Indiscutablement, la croissance industrielle de la Russie se traduit par un gonflement de la masse ouvrière et l'essor d'une bourgeoisie d'affaires, comme en témoigne le doublement des dépôts dans les caisses d'épargne entre 1906 et 1914. Mais, dans cette société en pleine mutation, l'aristocratie foncière accapare toujours les principaux rouages de l'État. Des Dolgoroukov aux Stroganov en passant par les Obolenski et les Cheremetev, les grandes dynasties de propriétaires fonciers sont les véritables détentrices du pouvoir en Russie. Ainsi, malgré son expansion économique, la Russie reste un pays essentiellement agricole. À l'orée du premier conflit mondial, l'univers paysan russe est encore un monde archaïque dominé par une classe de hobereaux imbue d'elle-même, une inégale répartition des terres et une paupérisation croissante. D'une façon générale, la victoire économique se double d'une défaite sociale. À la veille de la Première

1. Les usines Poutilov de Saint-Pétersbourg, fer de lance de la révolution de 1917, concentrent plus de douze mille ouvriers.

Guerre mondiale, l'expansion industrielle a créé des nobles en mal d'argent, des ouvriers en mal de reconnaissance et des paysans en mal de terres...

Le nœud gordien du partage des terres

Malgré l'émancipation des serfs en 1861, les paysans restent des sujets de seconde classe. Juridiquement libres depuis le règne d'Alexandre II, les anciens serfs passent de la tutelle seigneuriale à celle des communautés villageoises dépendant de l'État. En d'autres termes, les nouvelles terres octroyées ne leur appartiennent pas. Ils sont dans l'obligation de les racheter à l'État tsariste¹, lequel a indemnisé les anciens propriétaires nobles avec des bons du Trésor. Mais les paysans sont rapidement confrontés à une triste réalité. Malgré le progrès social indéniable que représente l'acte d'abolition du servage, les lots de terre dont ils ont hérité se révèlent vite trop exigus et d'insuffisante qualité. Les hobereaux ont accaparé les terres les plus riches en excluant d'emblée les paysans des zones boisées et des cours d'eau. Deux générations plus tard, le constat est alarmant. L'augmentation considérable de la masse paysanne a accru le problème des terres. Les loyers imposés par les propriétaires sont trop élevés, les salaires des fermiers sont trop bas et le rendement agricole est médiocre. Dans les seules campagnes surpeuplées de Saratov, Kharkov ou

1. Selon l'acte d'émancipation du 19 février 1861, le remboursement est étalé sur une période de quarante-neuf ans en raison de l'insolvabilité des serfs affranchis. On laisse gracieusement aux anciens serfs «la part du mendiant», soit le quart des terres. Le seigneur s'arroge le pouvoir fiscal, policier et judiciaire.

Voronej, on manque singulièrement de chevaux et la sous-mécanisation est criante. La Russie accuse ici un retard sérieux sur les pays occidentaux. De l'ensemencement au battage, l'essentiel du travail se fait à la main. Symbole de l'agriculture extensive par excellence, la petite faucille est la reine des champs.

À l'orée du conflit de 1914, la plupart des paysans sont incapables de s'acquitter des paiements de rachat. Les nobles sont surendettés et les paysans ne mangent plus à leur faim. Devant l'impasse du partage des terres, les biens des hobereaux sont de plus en plus convoités et des troubles agraires éclatent régulièrement. L'arriération de la mentalité paysanne russe constitue par ailleurs un sérieux frein aux nouveautés technologiques. D'aucuns ne se sont jamais aventurés à plus d'une trentaine de kilomètres de leur lieu de naissance. S'éclairant avec de vieilles lampes à pétrole, ils ne connaissent pas les ampoules électriques¹. Au sein de ces familles entassées dans de minuscules cabanes en rondins, l'analphabétisme et l'ignorance du monde extérieur sont patents. À seul titre d'exemple, à la veille de la Grande Guerre, la plupart des paysans russes restent persuadés que la Terre est plate et que le Soleil tourne autour de notre planète.

Au cœur de ce monde en perdition, seul le tsar trouve grâce. Les paysans lui vouent un véritable culte. Dans les isbas où règnent la misère et la promiscuité, il n'est pas rare de voir le portrait de Nicolas II trôner au-dessus du lit. Seuls les

1. Nombreux sont ceux qui découvrent pour la première fois les bienfaits de la «fée électricité» lors de leur venue à Saint-Pétersbourg, à l'occasion du jubilé du tricentenaire. Contrairement à une opinion largement répandue, le taux d'alphabétisation dans les campagnes n'est cependant pas dramatiquement bas (40 %).

événements de 1905 brisent son image de père bienfaiteur. Selon l'expression de Trotski, l'Empire tsariste reste, malgré ses prouesses industrielles, «la Russie des icônes et des cancrelats». Mais, du fait de la paupérisation croissante des campagnes, nombreux sont les paysans qui partent en ville pour chercher du travail. Il s'ensuit une augmentation considérable de la population urbaine. Au contact des ouvriers, ces nouveaux citadins vont peu à peu perdre confiance en leur tsar...

Une industrialisation accélérée génératrice de tensions sociales

Apparemment, l'économie russe est florissante. Dans les faits, ce miroir aux alouettes masque des réalités moins séduisantes. L'empire de Nicolas II est un colosse aux pieds d'argile, miné par une quantité invraisemblable de carences économiques et sociales. En termes plus concrets, la faiblesse de ses moyens de communication, l'hypertrophie de sa paysannerie (85 % de la population vit dans les campagnes), l'absence de contre-pouvoirs, la lourdeur de sa bureaucratie et l'archaïsme de ses structures industrielles apparaissent comme autant de freins à la modernisation et à l'occidentalisation de la Russie. Son expansion économique repose par ailleurs sur les capitaux étrangers et son industrialisation accélérée génère d'importants conflits sociaux. À défaut de redistribuer les richesses, la croissance industrielle a massé dans les villes des ouvriers toujours plus nombreux, toujours plus misérables et toujours plus revendicatifs. Entassés dans des taudis aussi insalubres que surpeuplés, les mineurs, les

métallurgistes et autres travailleurs du textile sont de moins en moins insensibles aux messages révolutionnaires professés par les socialistes.

Tôt ou tard, l'expansion économique risque de déboucher sur une explosion sociale; de cet horizon révolutionnaire les partisans du marxisme sont convaincus. Dès la fin du XIX^e siècle se forment de véritables partis d'opposition qui ne jurent que par le renversement de l'ordre social au profit d'une république de travailleurs réputée plus juste et plus démocratique. En 1903, le parti social-démocrate se scinde ainsi en deux mouvements dont le plus radical est incontestablement celui des bolcheviks, les futurs maîtres de la Russie. Conduite par un certain Vladimir Oulianov, le futur Lénine¹, cette branche extrémiste des socialistes s'interdit toute alliance avec la bourgeoisie et prêche l'action violente pour renverser le tsarisme. L'essor du bolchevisme est en fait inséparable de celui du capitalisme. Plus que toute autre société moderne, la Russie souffre d'un mal-être social évident. Au-delà même des inégalités de richesse, on peut parler d'un véritable cloisonnement de la société russe, où les possibilités d'ascension sociale sont quasi inexistantes. Entre les nantis et le prolétariat, la tension est palpable...

Indiscutablement, la question du travail est l'une des pierres d'achoppement de l'ère tsariste. Face aux cadences infernales exigées par leurs patrons, les ouvriers ne disposent d'aucune protection sociale contre les accidents et la maladie. Les congés payés sont inexistantes et les conditions sanitaires déplorables. Les épidémies de choléra et de typhus sont monnaie courante. Depuis le début du règne de

1. Lénine signifie « homme de fer ».

Nicolas II, rares sont les progrès observés en matière de législation du travail. Tout juste peut-on noter l'interdiction du travail de nuit pour les femmes et les enfants et la limitation de la journée de travail à onze heures et demie (1897). La multiplication des grèves et des émeutes oblige le gouvernement à faire de plus en plus appel à l'armée pour rétablir l'ordre.

Au fil des soubresauts sociaux, le moral des troupes décline. Pire encore, nombreux sont les hommes qui éprouvent une compassion croissante pour les grévistes. En conséquence, les actes de désobéissance se multiplient. Au cours de la dernière décennie qui précède la Grande Guerre, le phénomène des désertions s'accroît. Dans les casernes, le sort des soldats n'est pas plus enviable que celui des ouvriers ou des paysans. Depuis le début des années 1880, le budget du ministère de la Guerre a été amputé au profit de ceux des Finances et de l'Intérieur. «Entre 1881 et 1902, la part de l'armée dans le budget tombe de 30 à 18 %¹.» Pour s'habiller et se nourrir, les hommes de troupe ne doivent compter que sur leurs propres ressources. Pour payer leur équipement, ils n'hésitent pas à se faire embaucher dans les usines ou dans les fermes. Autrement dit, les soldats connaissent les rancunes, les tourments et les insuffisances dont souffre tout un chacun.

Incontestablement, la hiérarchie de la société civile trouve son pendant dans le monde militaire. «Les soldats paysans supportaient mal d'être tutoyés par leurs officiers – le “tu” familier (*tyi*) normalement réservé aux animaux et aux enfants, plutôt que le “vous” (*vyi*) de politesse. C'était ainsi que

1. FIGES (Orlando), *La Révolution russe. 1891-1924: la tragédie d'un peuple*, Paris, Denoël, 2007.

les maîtres s'adressaient jadis à leurs serfs¹...» Les soldats considèrent en effet leurs officiers comme autant de nobles en uniforme auxquels ils doivent multiplier les signes de déférence². L'humiliation des hommes de base est permanente, comme en témoigne la seule obligation quotidienne de cirer les bottes de leurs supérieurs hiérarchiques³. Les simples soldats sont traités comme des marginaux. La plupart des bistros et des théâtres leur sont interdits et leur statut est digne des anciens serfs. Continuellement humiliés par leurs supérieurs, rares sont ceux qui ne nourrissent pas des sentiments de vengeance. Jusqu'en 1905, la seule personne qu'ils respectent reste encore le tsar⁴...

Ciment de l'unité russe, le tsarisme en est aussi le principal talon d'Achille. Il souffre surtout d'une conception du pouvoir inadaptée au bouleversement de la société russe. Constantin Pobiedonostsev, procureur général du Saint Synode jusqu'en 1905, exprime à lui seul la mentalité tsariste : «L'homme est un enfant qu'il faut conduire dans le droit chemin en évitant de laisser s'installer la corruption ou la loi d'une minorité par le biais de la démocratie ; les parlements représentent seulement "la tyrannie des masses", médiatisée par des arrivistes, des politiciens ou des ambitieux ; la presse est aux mains d'agitateurs ; pour assurer le salut du peuple russe, une direction ferme doit le guider, en suivant les inspirations divines et en

1. *Ibid.*

2. « Votre Splendeur » ou « Votre Honneur ».

3. Alors que la plupart des hommes combattent pieds nus !

4. Loin de prêter serment d'allégeance à l'État, le soldat jure fidélité au tsar et à sa dynastie. Autrement dit, l'armée, ainsi que tout l'État russe, appartient au tsar.

se montrant intolérante à l'égard de tous ceux qui s'écartent du bien commun¹.»

Ces idées d'immobilisme social sont d'autant plus ancrées chez les Romanov que l'ère des réformes s'est brutalement arrêtée à la faveur de l'assassinat d'Alexandre II. Le 1^{er} mars 1881, en effet, le tsar de toutes les Russies périssait sous les bombes des nihilistes révolutionnaires. Son petit-fils, le futur Nicolas II, était tout juste âgé de treize ans. Pâle et résigné dans sa chemise bleue de petit matelot, il assistait impuissant à l'agonie d'un tsar qu'il pensait indestructible. Il en sera durablement traumatisé. L'empereur défunt n'était ni un usurpateur, ni un despote dément, ni un tyran, mais le tsar réformateur de la justice et de l'armée et surtout l'artisan de l'émancipation des serfs, vingt ans plus tôt. Après avoir échappé à plusieurs attentats, Alexandre II agonisait au moment même où il cherchait à libéraliser son régime. Loin d'abattre la «dictature», les terroristes ont fait naître une répression sans bornes : les successeurs du tsar, son fils et son petit-fils, ont résolument pris le contre-pied des réformes en brandissant le drapeau de l'orthodoxie, de l'autocratie et de l'immobilisme...

1. Extrait du *Recueil moscovite* (*Moskovski sbornik*, 1896), cité in GIRAULT (René) et FERRO (Marc), *De la Russie à l'URSS*, Paris, Nathan, 1989.